

Série « Documents » n° 11

Cours de religion ?

Pierre-André LIÉGÉ (éd.)

Publié sur le site : www.pastoralis.org en septembre 2014



15 oct '72

SESSION ARGENTEUIL 1972

"VICARIAT DU BRABANT WALLON"

COURS DE RELIGION ?

Par le Père LIEGE.

J'ai donc accepté d'introduire l'échange dans l'intention que cette introduction devrait être assez brève. Le thème de ce soir, sans être un thème prétexte doit être un peu élargi pour arriver à ouvrir les plus larges possibilités à vos questions.

Elargi au-delà de la technique du cours de religion, bien que j'y sois assez compétent, embarqué que je suis dans le renouveau catéchétique depuis vingt ans et même à un assez haut niveau ; mais ignorant les situations locales, les possibilités de structure et de personnel en Belgique, je m'efforcerai de réagir à vos questions.

Mais dépassant ce stade, l'interrogation sur le cours de religion conduit à une question bien plus profonde :

Comment travailler à ce que de jeunes chrétiens aujourd'hui deviennent croyants ? Quelles sont les conditions, les possibilités d'une exigence d'une venue et d'une vie dans la foi pour les jeunes, aujourd'hui ?

D'entrée de jeu, nous sommes tous très responsabilisés devant une telle interrogation et nous sentons combien il est important qu'au-delà de minimes divergences, toujours possibles et même souhaitables, nous devrions arriver à une visée commune. Car rien n'est plus nocif que de donner l'impression qu'il y a plusieurs religions ; la religion des vieux et la religion des jeunes, la religion des parents et la religion des éducateurs, la religion des "curés" et celle de tous les autres. Nous devrions arriver à une convergence de dires et d'orientation plus qu'à des recettes à partager (il y a bien d'autres occasions de chercher et d'échanger des recettes), mais arriver à nous rapprocher les uns des autres, d'après les divers services que nous avons à assumer parmi les jeunes.

Voilà comment j'ai compris le sérieux et la gravité de cette rencontre, nous mettre un peu d'accord sur la façon dont cela se présente, sur les orientations à prendre et éventuellement les corrections à opérer.

Deuxième remarque préalable qui, je l'espère, ne heurtera personne : l'expression COURS de RELIGION est tout à fait à réajuster, aussi bien COURS que RELIGION ; mais elle est très significative, on voit d'où elle vient ; elle vient d'un temps d'une grande unanimité sociale et religieuse où l'on pensait d'abord que le christianisme était une religion, ce qu'il faudrait prouver et nuancer, et que la seule maladie de la foi était l'ignorance, ce qui devrait être livré à un nouveau diagnostic. Le seul remède dans ce cas était l'enseignement ; cela a été fait pendant assez longtemps. Or, il ne faut pas être levé de très bonne heure pour constater que cela a été un immense échec.

Dans tous les pays où, depuis longtemps, on a enseigné la religion, au sens de ce que signifie "cours de religion" - et je sais bien que vous faites autre chose les uns et les autres -, ce remède à l'ignorance n'a pas rendu des millions de chrétiens ainsi formés capables d'affronter les questions d'aujourd'hui qui portent sur la possibilité de la foi, sur la possibilité de Dieu, sur l'essentiel de l'essentiel des questions d'aujourd'hui.

Je suis navré de constater, dans les divers continents où j'ai voyagé, la disproportion entre l'immense effort d'enseignement et de scolarité qu'on a fait et les résultats : cela n'a pas mis debout des croyants capables de faire front avec sérénité, fermeté, conviction, aux nouvelles mutations culturelles, à tout ce que les jeunes voient et entendent, absorbent et digèrent, plus ou moins bien, dans la culture qui est la leur.

Il ne faudrait donc pas continuer une minute de plus ! Et cela me conduit à une troisième remarque introductive : tout dépend de ce que nous voulons faire.

../..

Voulons-nous sécuriser un certain nombre de jeunes, -en nous sécurisant nous-mêmes- et sans beaucoup d'espoir pour l'avenir, et continuer à transmettre une croyance, un enseignement doctrinal, ce que croit l'Eglise ; ou bien voulons-nous travailler à ce que parmi les jeunes aujourd'hui, dans cette génération de transition dont la situation est inconfortable, se lève un nombre important de jeunes croyants, libres dans leur foi, engagés dans leur foi, capables de se trouver croyants, malgré les orages et les contestations et capables d'y répondre -et non seulement pour se défendre- par leur résistance croyante ?

Dans la constitution pastorale du concile Gaudium et Spes, à la fin du chapitre sur l'athéisme, qui y est considéré comme le plus grave problème spirituel de notre temps et qui en cherche le remède, il est dit qu'il faut susciter des croyants ayant une foi de maturité, capables de connaître et d'accueillir toutes les difficultés et de les surmonter par leur engagement de croyants.

Est-ce bien cela que nous voulons ? Et c'est bien de chacun de nous qu'il s'agit et non des autres, des incroyants, mais de nous qui portons cette certitude que le statut de la foi n'est plus du tout celui d'hier et d'avant-hier. Mais il y a lieu de nous en réjouir, puisque cela conduirait à ce qu'il y ait plus de vrais croyants. Au 17^{ème} siècle déjà, Pascal disait : "de vrais croyants, j'entends pour la foi, de vrais chrétiens, il n'y en a pas un grand nombre!" ; et un évêque, François de Salignac de La Mothe-Fénelon, archevêque de Cambrai, ce qui n'est pas loin de chez vous, disait, à la fin du 17^{ème} siècle : "S'il y a si peu de croyants qui nous interrogent sur le CREDO, c'est sans doute que cela ne les a jamais vraiment intéressés", et à ce moment tout le monde était chrétien ! C'est là une remarque bien digne d'attention !

Il ne s'agit donc pas de remédier à l'ignorance, à la suite d'un diagnostic trop myope, mais de chercher à découvrir quelles sont les grandes questions auxquelles nous devons pouvoir répondre et qui nous achemineront vers des solutions.

La première question que je poserais volontiers est celle-ci :

La foi se transmet-elle ? Beaucoup de parents profondément croyants étaient persuadés que cela se transmettait, parce qu'eux-mêmes avaient reçu la foi de leurs parents et grands-parents, et sont douloureusement surpris de se découvrir des enfants éventuellement athées. Il est naïf de croire que la foi se transmet du moment qu'on enseigne, qu'on oblige, qu'on maintient dans des ambiances, que la communauté humaine continue à se présenter comme chrétienne.

S'il s'agissait d'une religion traditionnelle, au sens ethnologique du terme, comme certaines religions africaines, par exemple, oui, cela peut se transmettre, comme les coutumes, les initiations, les rites dans une certain nombre de communautés humaines traditionnelles avec les religions qui les accompagnent. Il faut alors profiter de l'enfance et de l'adolescence pour transmettre au jeune homme ou à la jeune femme tout ce qu'il doit connaître, tout ce qu'il doit savoir, tout ce qu'il doit faire pour toute sa vie, pour qu'il le garde et le transmette à son tour à ceux qu'il aura engendrés ; et la foi se transmettait comme les valeurs culturelles, les valeurs familiales, tout ce à quoi on est attaché.

Mais en tout cas, aujourd'hui cela est en crise, rien de tout cela ne se transmet plus ; non seulement la foi, mais un grand nombre de parents constatent que leurs enfants n'adoptent pas leur vision du monde ni leurs convictions politiques ou nationales, ni leurs préjugés de classe, nationaux ou racistes. Jadis, on a pu croire que la foi se transmettait au même titre qu'un certain nombre d'indices culturels qui se transmettaient dans une société stable et traditionnelle. Mais, même si toutes ces valeurs traditionnelles se transmettaient encore, -mais cela ne marche plus ou, au moins, plus très bien-, il nous faudrait découvrir que la foi, elle, ne se transmet pas.

Ce qui peut se transmettre, ce n'est pas la foi, mais ce qui porte la foi, ce qui provoque la foi : des ambiances émotives et sensibles, un peu mystiques ; ce qui se transmet ce sont des langages, des vocabulaires ; on peut transmettre un savoir, des textes, des credos ; ce qu'on a pu transmettre, ce sont des pressions, des cadres, des obligations même un peu culpabilisantes ; ce qu'on a pu transmettre - et cela est déjà plus sérieux - c'est un témoignage, mais tout cela, si nous savons un peu ce que c'est que d'être croyant, tout cela n'est pas la foi.

La foi, c'est la décision qu'un homme prend en engageant toute sa vie, de telle sorte que tout sera éclairé par cette décision dont le centre est Jésus-Christ, et cette décision, personne ne peut la prendre pour moi, ni parents, ni amis, ni même ceux sur qui je m'appuie du plus près ; personne ne peut la prendre à ma place ; il faut la prendre soi-même tout en étant porté, appuyé, tout en ayant reçu des aides, des témoignages, des discours, des formulations, des écritures, des ambiances, mais la foi comme telle ne se transmet pas.

Alors, quand je reviens au "cours de religion", quel espoir si on se contente d'enseigner les contenus de la foi, quelle illusion de penser que cela peut suffire à amener des hommes à se lever en disant : "Je suis croyant", à engager leur vie, leur conception du monde qui fait dire : "Jésus-Christ est celui à qui je vais me référer de façon permanente et totale pour toutes les décisions de ma vie, pour ma vision d'avenir comme ma vision du présent, ma conception du monde et de la société !"

C'est sans proportion. Un enseignement religieux à l'état sec, à l'état pur, pourra faire des gens qui savent leur religion, qui sont orthodoxes, qui pourront dire : "Voyez, ce que je dis, c'est ce qu'enseigne l'Eglise" ; mais il restera à vérifier s'ils sont croyants, s'ils ont pris une décision croyante. Et même parmi nous, j'imagine sans intention d'offenser personne, qu'un certain nombre sortis des meilleurs milieux savent très bien leur religion parce qu'ils ont de la mémoire et sont passés par les bons cours, mais qui n'osent pas dire qu'ils sont croyants.

Deux fois, j'ai pu constater que Jean Paul SARTRE, un des leaders de l'athéisme contemporain, connaissait parfaitement son enseignement religieux. Il était d'une famille où l'enseignement religieux comptait beaucoup, comme il le dit lui-même dans son récit autobiographique "Les mots" dont j'ai en mémoire quelques phrases caractéristiques d'une page importante : "Depuis deux mille ans, dans mon milieu, dans ma famille, les certitudes chrétiennes avaient eu le temps de faire leurs preuves, on leur demandait de briller dans le regard d'un prêtre, dans le clair-obscur d'une église et d'éclairer les âmes". Vous voyez la petite ironie qu'il y a là-dedans : "les âmes", le "clair-obscur", "le regard d'un prêtre" ! Tout cela n'est pas très réel, cela n'éclaire pas la vie réelle !

"Dans mon milieu, dans ma famille, la foi se présentait comme le patrimoine commun et il était entendu que personne n'avait à la reprendre à son compte" ; c'était le patrimoine commun !, et un peu plus loin il ajoute : "on m'avait baptisé comme tant d'autres ; en me refusant le baptême, on eût craint de violenter mon âme ; catholique inscrit, j'étais normal. Plus tard, pensait-on, il fera ce qu'il voudra", et c'est tout-à-fait ce qu'il a fait...!

C'est une expression très typique d'un attachement à la transmission de la religion, qui ne suscite pas la foi, mais qui peut fort bien -et c'est là où cela peut devenir vertigineux- susciter l'athéisme. Car la plupart des grands leaders de l'athéisme contemporain sont des hommes qui ont eu beaucoup d'enseignement de la religion - il y en a même un certain nombre qui ont été au séminaire, voyez Staline !

Même un homme comme Gehanno a été dans toutes les bonnes écoles de la Bretagne, et il dit qu'il est athée, et qu'il lui reste une espèce d'odeur de foi ! Montherlant a été dans tous les bons collèges, -il s'en explique abondamment dans son oeuvre littéraire "Pour le meilleur et pour le pire" et il dit : "Je n'ai certes pas la foi, je suis athée, mais il me reste une espèce de sensibilité catholique". "Odeur de foi", "sensibilité catholique", cela peut se transmettre, c'est un produit culturel, on peut garder cela comme les coutumes des ancêtres les valeurs auxquelles on tient, mais cela n'est pas la foi.

Cela pose, me semble-t-il une question que de voir que des hommes d'un certain milieu qui croyait au patrimoine des croyances chrétiennes et avec sincérité, les ont transmises par un enseignement et qu'au lieu de susciter la foi, dans un certain nombre de cas, cela a suscité l'athéisme.

Alors pouvons nous nous mettre d'accord sur cet élément de réponse : "la foi se transmet-elle ? " Eh bien non ; la foi ne se transmet pas comme telle. On peut aider à ce qu'elle surgisse et c'est beaucoup, mais ce n'est que cela et nous pouvons faire tout ce qu'il faut pour cela si nous pensons que la foi n'est pas une enjolivure mais une raison profonde de vivre . C'est beaucoup, mais ce n'est que cela. Cela peut rassurer des parents parmi vous -non pour les rassurer superficiellement- de savoir qu'il n'y peuvent rien quand ils ont tout fait, non pour donner un enseignement, mais pour susciter une décision de foi et qu'ils attendent que la décision soit prise. Ils ne doivent pas se sentir culpabilisés, cela fait partie des risques, y compris le risque du baptême des enfants et cela regarde chacun avec sa liberté et Dieu. Mais la solution n'est pas uniquement et d'abord un enseignement de religion.

Je poserai alors une deuxième interrogation : Si la foi ne se transmet pas, comment faire surgir la foi ?

L'interrogation est plus positive, elle représente une tâche pour nous au moment où nous avons reconnu que nous ne transmettons pas la foi, mais que nous avons à travailler à faire surgir la foi.

Il faudrait d'abord reconnaître que la foi chrétienne surgit en deux moments successifs : d'abord comme une foi qui se convertit, une foi-événement, une foi-décision et c'est cela le plus important : accrocher la foi dans une existence au niveau d'un événement, au niveau d'une décision, au niveau où on peut dire : "je suis entré" en christianisme, alors qu'avant, "j'y étais né".

Puis dans un second temps, il est plus que légitime de reconnaître que la foi surgit comme une foi qui connaît, une foi qui s'explique, une foi qui explore et qui se structure. Mais ces deux moments du surgissement de la foi sont normalement successifs et il y a un assez grand péril à vouloir les inverser c'est-à-dire vouloir susciter une foi qui connaît, une foi qui s'explique, une foi qui confesse, une foi qui se reconnaît dans un credo avant de susciter une foi qui décide, qui se convertit, une foi événement.

J'ai même remarqué dans un certain nombre de cas, que ceux qui étaient les plus bloqués pour faire l'expérience de la foi au premier temps : la foi qui se convertit, la foi-événement, c'était ceux qu'on avait forcés, non pas au sens de la violence, mais comme des plantes dans les serres. On risque ainsi de dégoûter, de créer des allergies et des impasses pour la foi qui se convertit et j'oserais dire que c'est ce qui arrive même quelquefois à des prêtres qui en savaient trop avant d'être convertis. Quand on a, non seulement des cours de religion, mais qu'on a toute une théologie, quelquefois on se réveille vers trente ou quarante ans. Je crois que cela explique pas mal de crises aujourd'hui : des prêtres qui n'avaient pas été habitués à vivre dans le temps d'aujourd'hui une foi affrontée, en plein vent, et qui avaient un maximum de connaissances pour un minimum de conversion. Ils se réveillent parfois assez tardivement -au moment de l'andropause parfois- et puis ils s'aperçoivent qu'au fond l'événement de la foi n'a jamais eu lieu dans leur vie, mais qu'ils en savent au point d'être dégoûtés du "savoir" religieux.

Alors cette articulation entre les deux temps de la foi me paraît d'une assez grande importance pour éclairer ce que nous pouvons proposer à des enfants, à des adolescents et nous pouvons même en tirer tout de suite la conclusion qu'il ne faudrait pas viser essentiellement, uniquement la foi qui connaît mais que notre première préoccupation, n'excluant pas la seconde, doit être d'abord de susciter une foi qui se convertit, une foi qui fait découvrir la vie en face de Jésus-Christ, une foi qui retourne quelque chose dans leur existence, une foi qui inaugure du nouveau. Ensuite cela suivra, on aura envie de connaître, on sera motivé. Il n'y a qu'à voir l'ardeur des convertis à "s'instruire" comme on dit, alors que ceux qui ont toujours stagné dans le monde religieux où ils ont entendu des milliers de sermons n'éprouvent aucune curiosité, aucun intérêt. On retrouve là ce que disait Fénelon : "Ils ne nous interrogent pas sur le credo, c'est que cela ne les a jamais vraiment intéressés".

Et j'en suis donc au point où je dois dire : "Comment surgit la foi au premier temps ?" puisque cela doit avoir la priorité de nos intérêts, avant de faire surgir la foi qui connaît, faisons surgir la foi qui se convertit.

Je croirais que pour des jeunes, il y a trois pistes à engager en même temps (parce que je n'y mets pas de temps chronologique) pour que quelque part, quand

on aura un peu cheminé, surgisse la foi qui se convertit, la foi-événement.

La première piste consiste évidemment à éveiller des désirs, à faire émerger
===== le sérieux de la liberté. Aucune histoire -c'est presque des truismes que je dis, il faut revenir à l'élémentaire enseveli sous des tas de trucs- aucune histoire ne peut se nouer entre Jésus-Christ et un homme, entre Dieu et un homme, si celui-ci n'a pas en lui des espaces d'ouverture, des désirs de s'intéresser à quelqu'un d'autre que ce qu'il peut se donner, un certain sérieux, une certaine droiture de l'existence. Tant qu'il n'y a pas un éveil des désirs profonds de l'existence, on serait dans l'illusion de penser que la foi, cela pourrait s'accrocher quelque part. On pourra susciter de la religiosité, des élans de temps en temps, de l'émotivité un peu superstitieuse, des sécurités décoratives, comme par exemple se marier à l'église, des choses comme cela, mais il n'y aura pas un début d'histoire entre Dieu et l'homme.

Et nous constatons cela parfois d'une manière catastrophique. Il y a dix ans, le Cardinal LEGER, archevêque de Montréal au Canada Français -depuis il a démissionné de son cardinalat pour aller soigner les handicapés au Cameroun- me disait, alors que le Canada français vivait dans une unanimité cléricale et catholique merveilleuse : "Attendez un peu pour les Canadiens français, quand le vent d'aujourd'hui aura passé (la tourmente de la sécularisation), vous verrez, il n'y en aura pas un sur dix qui se reconnaîtra chrétien car ils n'ont pas de racines, cela tient par le ciment collectif". Cela a mis trois ans à s'affaïsser et le Canada français, il y a dix ans pays ultra-catholique, croyant et même un peu intégriste, est aujourd'hui en pleine décomposition du point de vue chrétien. L'unanimité s'est affaïssée avec rapidité.

Le Cardinal LEGER me disait : "La foi ne concerne pas leursdésirsprofonds, mais leurs habitudes et leur morale". Or la foi ne peut survivre quand elle ne s'enracine pas dans les désirs profonds de l'existence et même elle ne peut surgir que par la rencontre entre Jésus-Christ et ces désirs profonds.

La deuxième piste sur laquelle il faudra engager, simultanément, c'est une
===== proposition élémentaire mais dynamique de la foi : quel est l'essentiel de la foi ? Or, très souvent ceux qui savent beaucoup de religion sont incapables de répondre quand on leur demande : "Pouvez-vous en trois ou quatre phrases exposer l'élémentaire et le décisif du message chrétien ?" Plusieurs fois j'ai posé cette question et on m'a dit : "Oh! c'est trop compliqué, vous me demandez en quelques phrases de dire mon petit credo, ce qu'est pour moi l'Évangile à l'état concentré ! Allez demander cela à mon curé, il a des encyclopédies", ou bien : "Écoutez, il doit y avoir des encycliques là-dessus", ou bien : "Oh! il n'y a qu'à réciter le Credo". Je disais : "Oh! mais le Credo, c'est beaucoup trop riche et puis c'est trop complet, c'est un menu complet très difficile à digérer. Je voudrais bien que vous me disiez, vous, à quoi vous avez cru quand vous êtes devenu croyant". Il faut donc engager la recherche à la découverte de propositions simples du message chrétien, simples mais dynamiques, interpellantes, qui concernent celui qui a éveillé ses désirs, qui veut aller quelque part, qui s'intéresse à aller loin.

La troisième piste sur laquelle il faut mettre en route, c'est la manifesta-
===== tion de l'honnêteté de la démarche. Aujourd'hui les jeunes y sont très sensibles. Il faut leur montrer que le message chrétien est honnête du point de vue exégétique, que cela a de la solidité dans l'histoire, que cela peut se comparer avec sérieux aux idéologies des sciences humaines, du marxisme, des philosophies les plus célèbres, des autres religions, des sagesses ; à tout ce en quoi les hommes qui cherchaient à faire un certain parcours se sont reconnus. Donc il y a un certain sérieux intellectuel.

Je reprend chacune des pistes que j'ai ouvertes et je constate qu'aujourd'hui beaucoup de jeunes ont rarement eu l'occasion de vérifier que l'Église était faite pour éveiller des désirs, pour allumer des hommes, pour les inquiéter sur la façon dont ils vivaient pour les pousser en avant en les mettant en recherche.

De même un certain nombre de jeunes ont l'impression que dans l'Eglise on est rarement apte à s'expliquer sur l'Evangile chrétien de façon simple, dynamique, pertinente. Ils trouvent tout de suite qu'on les encombre de doctrines, de commandements, de morale, d'organisation, que tout cela est si compliqué que seul le pape peut s'y retrouver.

Et puis en troisième lieu, ils soupçonnent très souvent que la démarche croyante - parce qu'ils sont un peu plus cultivés que nous, même si leur culture est très superficielle - est un peu naïve, sentimentale, faite pour des gens en crise, mais pas pour des gens normaux, sûrs d'eux, rationalistes, ayant l'esprit critiques. Ils ont souvent l'impression que quand nous nous expliquons sur la foi, nous voilons par des propos obscurs le manque de rigueur et de sérieux de notre affirmation ; qu'on baigne ça dans une émotivité océanique ou dans d'obscurs discours théologiques, et que tout ça voile l'incapacité à montrer qu'il s'agit d'une démarche honnête dont l'examen, au moins hypothétique, s'impose à tout homme qui veut être sérieux et qui veut essayer de s'y retrouver dans les différentes hypothèses où pourrait déboucher son existence.

Alors je croirais que ceux qui donnent des cours de religion, même s'ils souffrent de l'étiquette, devraient plutôt être de ces prophètes ou de ces témoins qualifiés de la foi qui sont capables d'ouvrir sans arrêt dans des jeunes existences, ces trois pistes et puis de se situer au bout des pistes (un peu comme le sourcier avec sa baguette de coudrier sur un terrain), en se disant : "Quand on aura lancé mille fois sur les trois pistes peut être que quelque chose se nouera, que quelque chose commencera de se décider, parce que les désirs auront rencontré une proposition qui avait du sens. Parce que l'Evangile doit intéresser cet homme qui commence à devenir un homme, que l'Evangile est fait pour lui et lui pour l'Evangile ; ils sont faits pour se reconnaître et que tout cela est fort honnête même humainement".

Il resterait donc à voir si à ce stade, qu'on ne peut pas dépasser trop vite, du surgissement de la foi, il faut donner beaucoup de connaissances de foi. J'aurais tendance à répondre : "non, juste ce qu'il faut pour que le surgissement soit sérieux, que la prise de conscience et la décision soient solides". Mais on peut laisser de côté beaucoup, beaucoup d'affirmations du crédo, de la foi de l'Eglise, pour le moment ; cela viendra ensuite par une espèce de conquête de tout le terrain.

Mais dans le premier stade, il ne s'agit surtout pas de vouloir être complet et encyclopédique, il s'agit surtout d'être un éveillé de la foi et c'est pourquoi je parlais de prophète ou de témoin qualifié.

C'est la deuxième question que je voulais poser : "Comment faire surgir la foi ?"

Et puis une troisième par laquelle je termine ; en conséquence : "Comment serait-il souhaitable qu'on s'y prenne ?"

Je répondrai en deux temps : dans un premier temps, il s'agira encore d'une espèce de projet global, puis, dans un deuxième, davantage de déterminations pédagogiques que je lance un peu à la cantonade, comme cela.

D'abord, comment serait-il souhaitable qu'on s'y prenne ?

Eh bien ! il faudrait s'y prendre de telle façon que les éducateurs de la foi ou prophètes ou professeurs de religion - au stade où l'on en est, si on s'est expliqué sur la chose, l'étiquette importe moins - soient des animateurs de groupe dans lesquels les désirs s'expriment et se cherchent, dans lesquels le sérieux de la liberté se dévoile petit à petit, les propositions et interpellations chrétiennes soient reçues et dans lesquels les vérifications de l'honnêteté de la démarche puissent être contrôlées. Cela signifie que je ne crois pas qu'on puisse vraiment faire surgir la foi dans un rapport directif et solitaire du type précepteur et disciple.

La foi se vit en Eglise, s'approprie en Eglise et ce n'est pas pour céder à la mode de Rogers ou d'Erik Erikson ou de tous les auteurs de dynamique de groupe que je propose que la transmission et la découverte de la foi se fassent en groupe ; c'est parce que il est de la nature de la vérité chrétienne - je crois à la vérité chrétienne - d'être toujours une vérité partagée et fraternelle, une vérité cherchée et inventée (inventée au sens étymologique - pas l'invention imaginative - mais une vérité qu'on ne possède jamais à l'état d'objet, en disant : "J'ai la foi")

Saint Paul dit toujours : "Être dans la foi," c'est toujours une vérité cherchée, toujours des chemins qui s'ouvrent, des découvertes que l'on fait, des appropriations qu'on n'a jamais fini de réaliser.

C'est aussi le propre de la vérité chrétienne d'être une vérité interprétée et confrontée. C'est toujours par rapport à ce qui se dit, à ce qui se questionne, à ce que l'on pense et que l'on sent, à ce que l'on vit, à ce que le monde d'aujourd'hui cherche ou affirme ; c'est toujours dans ce réseau de questions, d'interpellations, de comparaisons que la vérité chrétienne se trouve comme un poisson dans l'eau. Elle n'est jamais comme ça une vérité à l'état pur, qu'on posséderait, qu'on protégerait. Alors que l'éveil de la foi se fasse dans des groupes chercheurs, des groupes où on partage, des groupes où on s'interroge les uns les autres sur "où est-ce qu'on veut aller, quel est le sens de la vie, où est-ce qu'on met sa droiture, qu'est-ce qu'on pense de l'Évangile, est-ce qu'on a déjà essayé, comment cela se fait-il que cela ne marche pas ?"

Il faut absolument échanger, partager, chercher ensemble et, dans ce domaine là beaucoup plus que dans le domaine universitaire ou scolaire (où j'aurais bien quelque chose à dire, mais ce serait une autre affaire), il importe que le soliloque magistral, directif n'existe plus ; c'est contradictoire à la nature de ce dont il s'agit.

Quand il s'agit de la foi chrétienne, il est indispensable de casser le type de relations directives, purement scolaires et qui transmettrait des mots et des savoirs, mais qui ne ferait pas entrer dans un partage, dans une découverte, dans un univers où il faut s'apprivoiser et décider d'habiter.

C'est là ma première orientation : "Qu'est-ce qu'il importerait de faire, et la deuxième se rapprochera de programmes pédagogiques, ne sachant d'ailleurs pas très bien si c'est réalisable parmi vous."

Il m'a semblé que ce que l'on appelle globalement le cours de religion pour les jeunes - je pense d'ailleurs davantage à des adolescents qu'à des enfants en disant cela -, pourrait se présenter à trois niveaux.

Est-ce possible de sérier les choses comme cela ? Il y aurait un premier niveau qui se contenterait d'être une information honnête, où il serait entendu que les jeunes seraient dans une situation telle -ils l'auraient manifesté, ils l'auraient exprimé-, qu'ils auraient une allergie à être engagés trop vite, compromis, interpellés.

À l'âge adulte, c'est différent, mais des jeunes, des adolescents pourraient se sentir violés, obligés, surtout quand ils ont vécu dans des milieux "trop chrétiens". J'ai remarqué que dans les pays qui ont été le plus habités par une unanimité cléricale, catéchistique, doctrinale, il y avait un grand nombre de candidats parmi les jeunes pour ce style.

Il s'agit de se livrer à une information honnête en disant : "Voilà ce que disent les Écritures chrétiennes, voilà ce que croient les chrétiens, voilà en quoi consiste le fait chrétien ; voilà comment il se compare au fait bouddhique, à la philosophie, à un certain nombre de sagesse. Ne prenons pas parti ; je vous informe, je le fais avec toute l'honnêteté que je mettrais dans n'importe quelle matière". On est étonné d'ailleurs quelquefois des résultats que cela produit.

Je parlerai d'une expérience que j'ai faite plusieurs fois avec des étudiants, soit au Canada, soit en France dans un I.U.T. (Institut Universitaire de Technologie) où on m'a demandé de proposer des cours supérieurs de christianisme au niveau, m'a-t-on précisé, de la science humaine du christianisme : donc absolument pas comme prêtre proposant une adhésion de foi, mais comme quelqu'un reconnu compétent pour dire : "Voilà une présentation du christianisme que j'espère pas trop "niaiseuse" - comme on dit au Canada - et même un peu intelligente.

Vous en ferez ce que vous voudrez Mesdames et Messieurs". "Il est bon qu'au moins au niveau culturel vous sachiez ce qu'est le christianisme, mais il est entendu que cela n'établit pas un rapport compromis entre nous".

Eh bien ! mon étonnement a été grand, par exemple dans un I.U.T. à Paris (où la laïcité est là qui veille en disant "on vous invite pour donner un cours de culture humaine sur le christianisme, ne prenez pas occasion de jouer au prêtre et puis de faire la catéchèse !) J'ai essayé de rester le plus possible dans mon rôle, mais ce sont les étudiants qui m'en sortent. Parce que, quand je me pré-

sente ainsi de façon objective, mais honnête, eux, quand ils réagissent, ils me posent tous des questions de conscience, au point de me gêner.

Ce qui prouve finalement qu'ils étaient dans une attitude un peu artificielle de réaction : refusant une catéchèse proprement dite, trouvant que cela ne les respectait pas assez. Mais cela ne les empêchait pas d'avoir leurs problèmes de conscience, et en face d'une présentation purement informative, de se prendre eux-mêmes au jeu ou de perdre leur lucidité et de poser des questions comme : "Comment devient-on croyant ? Vous, que pensez-vous de Jésus-Christ ?"

Et je ne signale pas cette première réalisation comme un truc pour susciter de telles questions, mais je signale que même à ce niveau d'objectivité, surtout avec des jeunes un peu bloqués parce qu'ils ne veulent pas être trop vite engagés, l'information, quand elle est honnête et qu'elle est faite par quelqu'un qui cherche à être scrupuleusement honnête, suscite parfois un intérêt inattendu qui n'est pas étranger au surgissement ultérieur de la foi.

On pourrait en rester là dans un certain nombre de cas, mais en définissant bien le produit : "ce n'est pas de la catéchèse que je vous propose, c'est une réflexion et une information sur le fait chrétien".

Un deuxième niveau de réalisation correspondrait à ce que je disais précédemment ; on se bornerait à des réunions, des rencontres et des partages de vie en vue de l'éveil de la foi. On ne dirait pas qu'on enseigne, mais on dirait qu'on travaille de toute façon par des échanges, par un partage de vie, à rendre possible l'ouverture de certains espaces vers l'Évangile, des angles de dérive allant du côté de l'Évangile, des débuts de surgissement de la foi.

On se dirait : pour le moment, on en reste là, ce serait vain d'inverser les choses, d'aller plus loin ; mais au moins que l'on sache ce que l'on fait ! On dit : "Ici, groupe de cheminement vers la foi, groupe de découverte de la foi". Et cela ne devrait pas du tout empêcher que ceux qui en sont là puissent un jour accueillir, librement et avec joie, la Parole (j'entends ceux qui ont commencé à devenir véritablement croyants et qui ont de l'appétit) ; on leur proposerait alors vraiment un partage du message chrétien plus total, plus approfondi et ils ont un droit absolu à recevoir cela (Ce serait le troisième niveau).

J'ai l'impression, d'après ce que je connais en France, que souvent on n'aboutit à aucun résultat parce qu'on brouille tous les niveaux et on a une population indistincte dont les désirs sont très différents, dont certains sont déjà authentiquement croyants, dont d'autres ne veulent surtout pas laisser croire qu'ils le sont, dont d'autres sont peut-être en chemin, mais cela n'est pas sûr, et d'autres sont dans une indifférence totale.

Alors comment voulez-vous jeter une même nourriture d'Évangile à ce groupe-magma indistinct ? Il semble qu'il faudrait discerner plusieurs clientèles et puis donner plusieurs réponses suivant les clientèles. J'en ai discerné trois, c'est par mode suggestif ; il y en a peut-être d'autres, mais on ne peut pas faire des sections indéfiniment. Il faut quand même savoir quel contrat on a avec ces jeunes, qu'est-ce qu'on veut leur proposer, qu'est-ce qu'ils désirent et qu'est-ce qu'ils sont prêts à recevoir. Je crois sans peine rejoindre le tourment et même l'angoisse de certains d'entre vous qui ont à proposer un troisième niveau d'une vraie formation de foi à des jeunes qui mettent toutes leurs énergies à réagir contre et à manifester -quelquefois avec mauvaise foi, mais c'est pour faire bisquer l'Église et leurs parents et tout le monde- que cela ne les intéressera pas.

Et on s'entête quelquefois à dire : "mais oui, cela ne les intéresse pas, ils viennent là à contre-cœur ... mais il faut que l'institution tourne, il faut qu'on donne des cours de religion et d'ailleurs les parents n'attendent que cela, et c'est contrôlé et puis, il y a l'inspecteur" et on fait le boulot. Mais cela démoralise les éducateurs et cela ne fait que crispier davantage les jeunes qui sont dans cette attitude de refus où on veut les faire manger bien qu'ils aient déclaré qu'ils n'avaient pas faim ou qu'ils voulaient faire la grève de la faim. Aucun désir ne s'ouvrira, c'est clair.

Je croirais donc qu'il serait bon de respecter un pluralisme de situation et d'essayer de répondre à chaque niveau. Au Canada, où le problème se pose à partir de ce que j'ai dit, à partir d'une sorte de monolithisme religieux généralisé, puisque l'enseignement religieux était obligatoire jusqu'à dix-sept ans dans toutes les écoles à raison de nombreuses heures par semaine, on a même donné, officiellement, des possibilités beaucoup plus larges.

Il y a l'option "science des religions ... des religions (le fait religieux dans sa diversité : un peu de bouddhisme, un peu d'islamisme, de religions africaines, la religion aztèque, un peu de christianisme).

Il y a une option qui s'appelle option "sciences éthiques et anthropologiques", au fond la morale mais la morale améliorée devenue un peu politique.

Il y a une option "informations sur le christianisme" et une option "catéchèse", qui ose s'appeler "catéchèse" et non enseignement de religion et puis, pour ceux qui le veulent et dont les parents le veulent - cela dépend un peu des âges et cela est codifié maintenant -, il y a enfin l'option "rien du tout", mais qui n'est pas vacances, c'est à dire qu'on est en étude pour qu'on n'aille pas jouer au baby-foot pendant que les autres font des choses sérieuses.

Ils en sont arrivés là, alors que tout le monde dans ce pays est encore baptisé, à 97 %, mais vous savez quelle indication ça donne !

Dans la dernière enquête de l'I.F.O.P. en France (Institut Français de l'Opinion Publique), il y avait 82 % de Français qui étaient baptisés - je m'excuse de ne pas citer les statistiques belges que je ne connais pas - , 82 % des Français sont baptisés, 73 % disent croire en Dieu, 31 % seulement disent croire à un monde à venir ; ce qui laisse un peu rêveur sur leur croyance en Dieu, ce n'est sûrement pas le Dieu de Jésus-Christ ! ; puis cela laisse assez rêveur sur leur baptême au terme duquel on leur a dit : "Chemine, enfant, vers la vie éternelle". Vous voyez à quoi on arrive ! Et presque tous sûrement ont eu ou subi du catéchisme ; il s'agit d'adultes, on peut donc espérer que cela se passera mieux étant donné la nouvelle pédagogie, le sérieux avec lequel on essaie de réfléchir. Ce serait une bonne inspiration que d'essayer de faire un travail intelligent et de sortir de cette espèce de produit indistinct et qui s'étiquette "cours de religion" pour essayer de proposer des choses plus clarifiées, correspondant à la situation spirituelle, aussi repérée que possible, des différents espaces de la "clientèle" à laquelle on s'adresse.

Voilà, j'en resterai là, sachant que nous pourrions nous entretenir pendant des semaines à raison d'une soirée par jour là-dessus, mais enfin, je souhaite que, même en prenant ces choses de loin ou de haut par rapport au cours de religion, les questions que j'ai essayé d'élaborer nous apportent quelque lumière et amorcent notre échange.

Ces questions étaient donc :

- la foi se transmet-elle ?
- comment faire surgir la foi ?
- vers quelle décision pédagogique nous acheminer ?